

A travers bois

Promenade sentimentale



La promenade - Auguste Renoir

Clément Bellegarde

- "le soleil est ardent ici et m'accable, monsieur André. Comme les papillons, je voudrais m'envoler vers cette vaste prairie qui s'étend là-bas, au pied de la montagne. La brise doit être si fraîche en ces lieux, à l'ombre des grands arbres feuillus.
- Vous avez, Mademoiselle, exprimé le vœu de mon âme. Et n'était la douceur de votre voix si claire, j'aurais cru avoir parlé tout haut. Vous plairait-il de faire cette délicieuse promenade en ma compagnie ?

Pour toute réponse, son bras se glissa timidement sous le mien.

Elle était belle, Georgette. La couronne de roses que seize printemps tressent pour les jeunes filles s'épanouissait sur son front comme une auréole, et son visage rayonnait sous le double reflet de son innocence et de sa beauté.

Nous suivîmes un étroit sentier, bordé de ronces grimpantes qui s'accrochaient aux frêles rameaux des pois-puants et présentaient aux promeneurs leurs dards menaçants. Tout dans la campagne nous était sujet à surprise : les vols ardoisés d'ortolans, les alarmes aigues des oiseaux palmistes et des tourterelles blanches qu'épouvantait notre approche, - La vue des choses les plus banales lui arrachait des cris d'enthousiaste admiration : "Tiens, une libellule ! comme elle est belle avec ses ailes diaphanes !... Et ce grand amandier en fleurs !... Oh ! Monsieur André, regardez, regardez !..." Et son doigt rose me désigna un buisson embroussaillé où des lianes grêles s'entrelaçaient à la façon d'une maille.

Un gentil petit oiseau, un kitt au plumage noir balafré de raies jaune intense, se démenait de toutes ses forces pour se délivrer des liens qui retenaient les mouvements de ses ailes en éventail.

Une lueur d'envie brilla dans les yeux de Georgette.

- Ce sera, mademoiselle, le prix de notre excursion, si vous le voulez.

Je me précipitai avec elle vers l'objet de son innocente convoitise. Il nous fallait traverser un ruisseau : elle souleva, dans un mouvement gracieux, sa blanche robe et me laissa voir un pied mignon qui effleura la surface limpide de l'eau comme la libellule de sa queue flexible. Je m'avançai doucement, doucement, pour ne pas exciter chez la petite bête un mouvement trop brusque qui lui rendit la liberté. Nous en étions à deux pas quand j'allongeai le bras avec lenteur, endormant ma respiration dans ma poitrine. Au moment où, réunissant dans un effort désespéré toute la vigueur qu'une lassitude entretenue ne pouvait encore vaincre, l'oiseau allait se dégager du lacis que la nature lui avait inconsciemment tendu, je fermai les doigts ; au même instant, la main crispée de la jeune fille se fixa à mon épaule comme un crampon de fer, et son corps, secoué par la convulsion, s'abattit lourdement sur mon bras gauche.

Elle était évanouie.

Un frisson me glissa aussitôt dans le dos. Je promenai mes regards alarmés tout autour de moi. Personne. Quelle avait pu être la cause de son indisposition subite ?

Je regardai ce visage pâle om perlait une sueur froide, et ces paupières qui venaient de se fermer avec deux pleurs dans les cils. Les veines de ses tempes se tendirent et se gonflèrent visiblement sous le flot

précipité du sang. Sa respiration devenue haletante soulevait par intervalle sa poitrine oppressée.

“Georgette ! Georgette !”

Pas un mot, pas un geste. Je songeai à l’étendre sur l’herbe afin de lui prodiguer les soins nécessaires.

Je regardai à mes pieds. Horreur ! Une énorme couleuvre, pelotonnée sur elle-même, se déroulait lentement en promenant sa gorge flexible à droite et à gauche, comme incertaine du chemin qu’elle devait suivre.

Je compris aussitôt

Avec une force que la circonstance avait décuplée, je soulevai la jeune fille et la transportai sur le bord du ruisseau qui murmurait gaiement sa chanson, indifférent comme les oiseaux, comme la nature environnante, aux troubles qui m’agitaient...

Le sublime travail du monde se poursuit dans une merveilleuse sérénité, avec, dans les choses, cet accord divin et mystérieux, inexplicable à l’esprit humain.

L’œuvre de la Providence s’accomplit, s’élève, grandit. Aucun obstacle ne s’opposera à son évolution. C’est le vœu de Celui qui préside aux travaux. La nature est faite pour fleurir. Qu’importe si une plainte vient se mêler à son chant d’allégresse, qu’importe si le sang humain a arrosé le sol ; il sera fertile, la sève pure montera sous l’écorce des arbres, les fleurs continueront à s’ouvrir, le soleil ne pâlera pas. Sa voix est forte ; le triste murmure de l’humanité souffrante s’y perd tel le sanglot du naufragé dans le mugissement des orages.

Ce même mouvement, cette même joie qui avait salué notre arrivée dans la prairie se poursuivait avec cette insouciance des choses qui ne voient pas, qui ne comprennent pas.

Comme la campagne à ma tristesse, j'étais indifférent à sa gaîté, au chant d'amour que susurraient les feuilles verdies par le printemps, aux notes trillées que le rossignol égrenait en cascades limpides et sonores. Une seule chose remplissait toute ma pensée, c'était l'évanouissement de la jeune fille que je tenais encore dans mes bras...

L'alanguissement de ces yeux, ces longs cheveux noirs qui me caressaient le visage, ce corps sans mouvement, et où la vie frémissait encore, qui me brûlait la chair, déchainèrent en moi le cortège de sentiments surchauffés mais latents qui accompagnent toujours une adoration dont on n'a jamais rien voulu laisser paraître.

Le cas de Georgette ne me parut plus bien grave. Une compresse d'eau froide suffirait à la faire revenir à elle-même, pensai-je, je m'inclinai doucement, la soutenant toujours, et trempai mon mouchoir dans le ruisseau qui glissait à mes pieds.

Personne n'avait encore paru en ces lieux. Un moment et elle se réveillerait... Mais tout à coup le désir me vint, lancinant, impérieux, de l'embrasser. J'étais comme fou. Le relent délicieux de chair qui se dégageait de ce corps inerte me grisait, et je sentais sur mon visage, que l'émotion avait rendu brûlant, comme le frôlement léger d'une haleine fraîche et pure. J'avais la sensation de quelque chose d'exquis, de si exquis que je défailtais rien que d'y penser : le contact de mes lèvres et de cette bouche que je devinais pleine de sensualités troublantes. Mon cœur battait violemment dans ma poitrine. Je penchai la tête en avant. Mais je me redressai vivement, pareil à une sentinelle qui entendrait dans la nuit frémir le buisson voisin... Une voix avait parlé à mes oreilles. "Lâche !" semblait-elle dire.

Personne n'était là. Qui avait pu parler ? Moi ? Non. Je n'étais pourtant pas l'objet d'une illusion. Était-ce la chanson du vent dans les branches ?...

La voix avait parlé et dit vrai. Je le compris.

Je posai le mouchoir que je tenais encore à la main sur le front de Georgette. Elle ouvrit aussitôt les yeux. Ses lèvres se contractèrent dans un geste qui trahissait une pudeur délicieusement outragée, et son regard empreint d'une expression de reconnaissance profonde, se tourna vers moi.

- Mademoiselle Georgette !
- Monsieur André !

Et deux larmes ruisselèrent sur ses joues.

- Je vous remercie, je suis bien.
- Vous m'avez fait bien peur.

Nous revînmes lentement, sans prononcer une parole, elle, toute frissonnante encore, moi, un peu honteux de la mauvaise pensée qui m'avait traversé l'esprit.

Clément Bellegarde

Né le 28 octobre 1898 à Port-au-Prince, il enseignait en tant que professeur d'histoire et de géographie au Lycée Petion, là où il avait fait ses études.

Instructeur de la compagnie d'élite sous les ordres de l'officier français A. Giloz, il lui succéda au grade de 1^{er} Capitaine.

Mort le 28 juillet 1907, à l'âge de 29 ans, Clément Bellegarde laisse des chroniques et des nouvelles passionnantes publiées dans La Ronde.

Cette nouvelle, écrite le 26 juillet 1900, fut publiée dans La Ronde N° 12 du 15 août 1901.